

Teresa Cremisi Alexandrine et Parisienne

Bernard Pivot
de l'Académie Goncourt



Il fallait beaucoup d'audace. Un peu de folie. Arrivé à un certain âge, on ose ce que, ne serait-ce que cinq ans auparavant, on aurait repoussé avec sagesse ou prudence. Mais le temps passe et, un jour, on se dit : pourquoi pas ? Pourquoi, après avoir édité tant de livres, Teresa Cremisi n'écrirait-elle pas le sien ? Hardi, quand on a été la collaboratrice la plus proche d'Antoine Gallimard pendant quinze ans, puis la PDG des éditions Flammarion, enfin, la directrice générale de Madrigall, ensemble qui réunit Gallimard et Flammarion, fonctions qu'elle abandonnera le 2 juin. Risqué, quand on a eu à lire et à conseiller Houellebecq, Yasmina Reza, Rufin, Angot, Schuhl, Fred Vargas et cent autres écrivains.

Le plus attendu, le plus logique, c'était des Mémoires. Comment une femme au nom italien, née à Alexandrie, a-t-elle réussi à régner sur le 6^e arrondissement des écrivains parisiens ? Comment une femme étrangère est-elle parvenue à s'imposer comme ministre officiant dans la chapelle sacrée, ardente, comploteuse, un peu machiste du 5 de la rue Gaston-Gallimard ? Eh bien, non, elle n'a pas choisi la voie royale des souvenirs mais le chemin buissonnier et discret du roman. Un roman dans lequel elle a mis beaucoup d'elle-même et peu des autres. Où elle a dit ce qu'elle a dans et sur le cœur sans jamais débiter les secrets de sa mémoire professionnelle. Un seul thème, en somme, l'exil, pour un livre où tout est profondément vrai alors que certaines modalités et circonstances de sa biographie sont modifiées. Habile, élégant, joliment réussi et très romanesque parce que le vagabondage cosmopolite réserve bien des surprises. « J'ai l'imagination portuaire », première phrase de *La Triomphante*.

Née à Alexandrie, c'est s'empiffrer de langues. Le père, homme d'affaires italien qui sera ruiné par la nationalisation du canal de Suez et son départ d'Égypte, parle et écrit l'italien, le français, l'anglais et l'arabe. La mère, anglaise, sculpteur réputé, parle le français, le grec et l'italien. Leur fille parle ou écrit cinq langues : le français, l'arabe, l'italien, l'anglais et le grec. On rêve en français. La famille est francophile. Mais c'est à Milan qu'elle trouvera refuge. Rome est beaucoup plus belle. La jeune Teresa n'est pas, ne sera jamais nostalgique, mais elle sait s'approprier la magie des lieux. Alexandrie n'est déjà plus qu'un beau souvenir. Et Aboukir ? Cette bataille navale qui a enflammé son imagination de petite fille. Elle

s'endormait avec le portrait de Bonaparte sous son oreiller.

Teresa s'est toujours laissé bercer par la mer et les bateaux. Dans *L'Iliade*, « le catalogue des vaisseaux », ennuyeuse lecture, lui paraît le comble de la poésie. Elle suit Constantin Cavafis, le poète alexandrin, promener sa poignante mélancolie de port en port. Beaucoup plus tard, à Paris, elle se prendra de passion pour un obscur marin, Ed Jouneau, magnifique dessinateur de bateaux, sa corvette préférée étant *La Triomphante*...

Certains livres ont été si importants dans l'existence de Teresa Cremisi qu'ils ont été ses conseillers, ses stimulateurs, ses guides. « J'ai cru entendre des voix fraternelles se lever des pages de *Stendhal* ou *Conrad* ou *Proust*, et j'ai pris des décisions en tenant compte de ce qu'elles disaient. » Elle aime le plus souvent des auteurs chez qui ça dénote : *Les Sept Piliers de la sagesse*, de Lawrence; *Homère*; *Shakespeare*; *La Ligne d'ombre*, de Conrad; *Corto Maltese*, d'Hugo Pratt; *Salammbô*, etc. En débarquant chez Gallimard, Teresa Cremisi avait un solide bagage littéraire. Elle possédait

POUR ÉCRIRE SES MÉMOIRES, L'ÉDITRICE A OSÉ LE CHEMIN BUISSONNIER DU ROMAN AUTOUR DU THÈME DE L'EXIL

aussi, depuis son enfance, la langue française. Mais celle-ci trop correcte, trop « corsetée », de trop bon aloi. Il fallait la libérer, lui donner de l'air. Le récit de son combat victorieux pour adopter les expressions à

la mode et les onomatopées d'une intello germanopratinie est très amusant. L'arabe et le grec s'éclipseront, le français prit toute la place.

Elle était depuis longtemps une dirigeante d'entreprise reconnue, chouchoutée des médias, quand elle déposa une demande de naturalisation. Elle aimait la France; elle avait besoin d'être encore plus aimée de la France. Elle se plia à toutes les formalités, y compris le test d'aptitude au français. Vingt mois après, sa demande était refusée. Désarroi et honte. « Comme si on n'avait pas voulu de moi, indigné de faire partie de cette grande nation, renvoyée par lettre, remise à sa place. »

On peut supposer que Teresa Cremisi a écrit ce livre pour donner une nouvelle preuve de sa légitimité. Car, tout en étant une femme libre, résolue, pragmatique, efficace, qui a fait de son exil une réussite exemplaire, elle a cultivé le doute et l'étonnement. Avec l'âge, elle se veut de moins en moins contrainte. Il y a belle lurette qu'elle n'a plus à craindre d'être exclue. Sur sa nuque elle a senti passer de nouveau le souffle chaud de l'Orient de sa jeunesse. ●

La Triomphante,
Teresa Cremisi,
Équateurs, 200 p., 17 €.
(en librairies mercredi)

Valérie Toranian Ma grand-mère

Un siècle après le génocide arménien, l'ancienne directrice de « Elle », actuellement à la tête de « La Revue des deux mondes », redonne voix à sa grand-mère Aravni, déportée vers les camps du désert syrien en 1915

LAËTTIA FAVRO

« Je suis de la lignée des boucles drues, des yeux sombres et des paupières qui tombent », de la lignée paternelle, autrement dit, de celle de sa grand-mère Aravni, que la petite Astrig* adore autant qu'elle en a honte. Entre le patronyme imprononçable et les jupes qui grattent, le gavage aux pâtisseries maison et l'interdiction de fréquenter les garçons, l'héritage n'est pas toujours simple à assumer pour la jeune fille qui grandit sous le même toit que son aïeule et apprend l'arménien dans l'espoir de pouvoir communiquer un jour avec cette figure tutélaire dont le passé détermine l'identité de sa famille. Arrivée en France à 25 ans avec pour tout bagage un second mari et le deuil de ses proches, Aravni fait partie des quelques rescapés du convoi Amassia, dont la marche forcée, pavée d'humiliations, de violence et de mort, n'avait d'autre but que de réduire les hommes à l'état de bêtes pour mieux les abattre.

Elle tourne en dérision la « noblesse du malheur »

Valérie Toranian n'est pas de celles qui cèdent devant l'innommable et est parvenue à « arracher », comme elle-même l'avoue, quelques confidences à sa grand-

mère peu de temps avant que celle-ci ne disparaisse. Sa détermination se retrouve dans la puissance d'évocation de sa plume, qui recourt à la fiction uniquement pour pallier le mutisme d'Aravni et rendre plus accessibles les douloureuses bribes de son témoignage. La juxtaposition des souvenirs d'enfance, dont la tendresse et la drôlerie permettent au lecteur de reprendre son souffle, aux étapes du convoi de déportation lie le destin de la grand-mère à celui de sa petite-fille, dont les enfants porteront à leur tour en eux l'empreinte indélébile. « Ma grand-mère est une "rescapée du génocide". Ces trois mots la définissent, la contiennent et l'isolent du reste de l'espèce. Son drame se confond avec elle : c'est une identité et une fin en soi. » Parce qu'elle refuse de réduire le peuple arménien à cet épisode tragique, Valérie Toranian ne cesse de tourner en dérision cette « noblesse du malheur » caractéristique des populations que l'on a voulu, à un moment de leur histoire, éliminer.



La journaliste revient sur le génocide arménien à travers l'histoire très touchante de sa grand-mère. JEAN-LUC BERTIN

Sous l'égide d'Albert Camus de par son titre et la citation en exergue, *L'Étrangère* ne retrace pourtant pas le parcours d'un Meursault au féminin, en ce que l'entreprise de déshumanisation propre à tout génocide échoue dans le cas d'Aravni, mais il rend sa dignité à une femme et, à travers elle, à tout un peuple. Un premier roman impressionnant de force et de justesse. ●

* Le deuxième prénom de Valérie Toranian, d'origine arménienne.

L'Étrangère, Valérie Toranian, Flammarion, 240 p., 19 € (en librairies mercredi).

SÉLECTION JDD

5 LIVRES FRANÇAIS
Jours de libération, Mathieu Lindon (POL)
Échapper, Lionel Duroy (Julliard)
Le Prince, Jérôme Ferrari (Actes Sud)
Richie, Raphaëlle Bacqué (Grasset)
Mémoires, Beate et Serge Klarsfeld (Fayard)

5 LIVRES ÉTRANGERS
Suivez mon regard, Angelica Huston (L'Olivier)
Ça aussi, ça passera, Milena Busquets (Gallimard)
Academy Street, Mary Costello (Seuil)
Chroniques de mon crématorium, Caitlin Doughty (Payot)
Mauvais sang ne saurait mentir, Walter Kim (Bourgois)

Christophe Dubois
Marie-Christine Tabet

PARIS ALGER

UNE HISTOIRE
PASSIONNELLE

Stock

**7 MILLIONS
DE PERSONNES
ONT LE CŒUR,
L'ÂME, LA FAMILLE
OU DES INTÉRÊTS
ENTRE ALGER
ET PARIS**

« Le système algérien et ses french connections : un travail de belle couture. Ce livre tombe à pic. » Jean-Louis Le Touzel, *Libération*

« Une enquête fouillée qui amène de la raison dans un sujet qui nourrit tous les fantasmes. » Patrice Trapier, *Le Journal du Dimanche*

Stock